XXI

FIN DU SIÉGE DE MEXICO. — REDDITION DE LA VILLE.
CAPITULATION DE LA CONTRE-GUÉRILLA.
PORFIRIO DIAZ. — MARQUEZ.
INTERNEMENT DES FRANÇAIS A PUEBLA.
DÉLIVRANCE.

Nous avons laissé Mexico le 19 au soir, au moment où l'on apprend définitivement la défaite, la prise et la mort de Maximilien. Grand trouble dans toute la ville. Marquez et le préfet politique O'Horan disparaissent, Vidaurri, Galvez, quelques autres se sauvent ou se cachent. Tabera, le gouverneur de la place, Ramon Tabera, voit commencer le mouvement que je puis nommer la fonte d'une armée mexicaine, mouvement aussi prompt que la fonte des neiges au soleil.

Les Autrichiens, sur l'ordre du baron Lago, chargé d'affaires d'Autriche, ont dé-

claré leur neutralité et fait leur capitulation qui leur accorde la vie sauve et, sauf ratification des suprêmes pouvoirs, la promesse d'être embarqués pour l'Europe.

A la garita de Belem, nos Français apprennent toutes ces nouvelles. Ce même soir du 19 on a vu les Autrichiens quitter leur poste de combat et se rendre au palais, où ils ont hissé le drapeau blanc.

Le commandant va trouver le général Tabera, lui indique que, vu l'inutilité de la résistance, il va déclarer sa neutralité. Il prie le général de faire relever la contre-guérilla par un corps mexicain. Tabera le promet et l'autorise à capituler directement avec le général en chef ennemi.

Il y a d'ailleurs suspension d'armes, les Impériaux débattant, eux aussi, les conditions de la reddition de la ville.

Le commandant fait demander une entrevue à Porfirio Diaz, qui lui donne rendez-

vous le 20, à trois heures, à mi-chemin de la garita à Chapultepec, le long de l'aqueduc.

L'entrevue a lieu. Porfirio Diaz félicite le commandant français sur la façon dont sa troupe a défendu ses postes et surtout Belem. Il lui assure qu'il a une tendresse naturelle pour les Français, une grande estime pour leur bravoure, et qu'il fera tout pour leur être agréable.

On débat les conditions de la capitulation. Porfirio Diaz peut seulement s'engager à accorder la vie sauve, mais il accorde toutes les satisfactions d'amour-propre que le Français réclame : la contre-guérilla pourra se retirer à son ancien quartier de San-Pedro-y-San-Pablo; elle sera désarmée la dernière, ayant gardé les armes la dernière; nul corps ennemi n'entrera dans la ville par la garita de Belem.

Cela accordé, le général voulut faire mettre le tout par écrit.

— Non pas, s'il vous plaît, général, dit le commandant en souriant; au Mexique, les papiers se perdent extrêmement vite. J'aime mieux votre parole d'honneur.

— Comptez sur moi, dit Porfirio Diaz en souriant à son tour et en tendant la main au commandant.

Nos Français, en effet, n'eurent qu'à se féliciter de lui. C'est pour cela que nous ne pouvons nous empêcher de traiter avec une bienveillance relative ce personnage, en oubliant, peut-être un peu trop, qu'il venait de fusiller les officiers faits prisonniers à Puebla, et qu'étant prisonnier sur parole il s'était sauvé.

Avant de quitter notre officier, Diaz lui remet le bulletin officiel de la mort de Maximilien.

A quatre heures, un officier de la contre-guérilla va annoncer à Tabera le résultat de l'entrevue, en le priant d'envoyer les Mexi-

cains qui doivent remplacer cette contre-guérilla à la garita. Tabera promet encore et oublie.

A cinq heures, sur une nouvelle insistance, arrive enfin le corps mexicain.

Tout à coup, et au moment où l'on relève les postes, l'ennemi ouvre une canonnade terrible et couvre la ville de mitraille pendant quarante minutes. Les libéraux voulaient voir si l'armée impériale était déjà fondue et si l'on ne pouvait pas s'emparer glorieusement de la ville pendant que l'on traitait de la capitulation et après que les corps européens s'étaient rendus. Toutefois, rendons justice à Diaz, il n'envoya aucun corps ennemi à la garita de Belem.

La fonte de l'armée impériale n'était pas encore complète. On traite alors sérieusement de la capitulation, et Miguel Pina, général impérialiste, arrête avec Ignacio Alaterra, général mexicain, cinq points :

cessation des hostilités; vie et liberté sauve pour les habitants; reddition de la place; les forces mexicaines se rendront à la citadelle, la contre-guérilla Chenet au quartier général de Saint-Pierre-et-Saint-Paul; les autres forces étrangères au Palais; les officiers garderont leurs épées, mais se tiendront prisonniers, à la disposition du général ennemi, *hasta que el general Diaz recibe instrucciones*.

C'est tout ce qu'on put obtenir, et cela fut signé le 20 à Chapultepec, ratifié le 21 à Tacubaya.

A sept heures du soir, la contre-guérilla quitte Belem, clairons en tête, se rend au quartier de San-Pedro-y-San-Pablo, s'y barricade, hisse le drapeau blanc et y offre refuge à quelques compatriotes très-compromis et qu'on affuble de costumes militaires.

Dans la nuit, l'armée impériale achève de

fondre, et quand le lendemain, à cinq heures, les libéraux entrent en ville, les fortifications ne sont plus gardées que par des fusils privés de leurs Indiens.

Porfirio Diaz a tenu sa parole jusqu'au bout; nulle troupe n'est entrée par la garita de Belem.

Il envoie le lendemain un général pour procéder au désarmement. On laisse aux officiers leurs armes, chevaux, équipement.

On fit savoir au commandant que Porfirio Diaz l'attendait au Palais.

— Commandant, lui dit le général, vous commandez des Français, je les aime beaucoup et je connais leurs vertus militaires; mais dans ce pays-ci, pour que des soldats français soient bons, il faut qu'ils soient commandés par des officiers français et forment un corps à part. Mélangés avec les Mexicains, ils perdent leurs qualités. Avec les hommes que vous avez et les déserteurs

qui sont dans mon armée, je puis former une légion française de 2,000 hommes. Je vous ai vu à l'œuvre, j'apprécie l'organisation de votre contre-guérilla; voulez-vous prendre le commandement de cette légion?

Il laissa entrevoir assez clairement qu'il songeait à devenir président de la république et que cette troupe était le noyau de la future armée avec laquelle il comptait aider le suffrage des électeurs à se décider en sa faveur.

Le commandant, fort surpris, répondit qu'il était, hier encore, chef d'un corps impérialiste, qu'il ne pouvait changer aussi légèrement de drapeau. Et, voyant le général s'assombrir fort et prendre une physionomie qui devait être celle qu'il avait quand il fit fusiller les prisonniers de Puebla, le Français dit tout brusquement :

— C'est à l'honneur même de Votre Excellence que je fais appel. Le général Porfirio

Diaz, s'il était à ma place, accepterait-il cette proposition?

— Non, répondit non moins brusquement le général. Mais qu'importe? Une grande partie des Français qui sont ici sont des déserteurs ou craignent qu'on ne les traite comme tels. Que va-t-il arriver? Je les connais : s'ils ne sont retenus par la discipline et organisés en corps avec un but d'avenir, ils vont se débander, se livrer au brigandage ou se faire assassiner. Les haines contre la France sont violentes. Faites un appel à tous ceux qui veulent rester au Mexique, organisez-les militairement. Ici, à Mexico, je ne réponds pas de leur vie. Emmenez-les à Puebla.

Là vous serez chez moi, au centre de mon gouvernement. L'on vous donnera une légère solde qui empêchera ces gens de mourir de faim. Quand le moment de délivrance sera venu, vous partirez avec ceux

qui voudront regagner l'Europe; je choisirai un chef pour les autres.

Le soir même, trois cent cinquante hommes étaient venus s'enrôler et se faire inscrire sur les contrôles de la contre-guérilla. C'était la vie assurée.

Quelques-uns des principaux généraux impérialistes étaient parvenus à s'enfuir, entre autres Galvez, qui tient encore aujourd'hui la campagne pour l'empire.

Platon Roa, Quiroga, Tabera et d'autres ont échappé, je crois, à la mort.

Vidaurri, le plus ferme et le plus loyal des hommes, était parvenu à se réfugier chez un Yankee à qui il promit tant par jour. Le Yankee accepta et se fit religieusement payer chaque matin. Il garda fidèlement le secret jusqu'au moment où la bourse de Vidaurri fut vide. Alors il s'en alla demander une forte somme et livra son hôte qui fut fusillé.

Marquez avait trouvé refuge chez un meunier, son fidèle, qui demeurait aux environs de Mexico. Il était là avec son ami O'Horan qui s'était engagé, à condition qu'il aurait la vie sauve, à le livrer à Diaz. — Je raconte l'histoire d'après de bons garants, mais, encore une fois, cette histoire est peut-être une légende.

Une nuit, trois jours après l'occupation de Mexico, O'Horan voit son compagnon entrer tout habillé dans sa chambre.

— *Compadre,* dit le vieux renard en reniflant, ça ne sent pas bon.

— Comment? dit O'Horan embarrassé.

— Oui, il y a je ne sais quoi dans l'air. Ça ne sent pas bon. Je ne me trouve plus en sûreté ici, je m'en vais.

— Comment! mais quelle folie! Qui peut vous faire croire?...

— Rien, absolument rien. Mais ça ne sent pas bon. Je n'ai nul renseignement. Pablo

assure qu'il n'y a nul mouvement suspect dans le voisinage du moulin. Mais je ne me trompe pas. Je m'en vais. La place n'est pas bonne. Compadre, si j'étais de vous, je quitterais aussi l'endroit. Venez avec moi.

— Pardieu, non, il n'y a nulle raison.

— Adieu donc.

Marquez partit. Trois heures après, une troupe de libéraux enveloppait le moulin. On ne saisit que O'Horan, dont Porfirio Diaz défendit énergiquement la vie pendant trois jours. Mais Lerdo le détestait. Don Benito Juarez fit fusiller O'Horan qui raconta avant de mourir cette étrange histoire d'un instinct de défiance arrivé à la finesse d'un odorat de bête fauve.

Le 27, la contre-guérilla fut dirigée sur Puebla, où elle devait demeurer prisonnière tout en restant organisée militairement.

On arriva le 1er juillet. On retrouva là les pauvres zouaves qui avaient échappé au der-

nier massacre. La contre-guérilla se trouva plus nombreuse que jamais.

Je ne raconterai pas l'histoire de ces jours douloureux, surtout pour les officiers, dont l'autorité était diminuée à mesure que la nécessité d'une plus grande sévérité était obligatoire. Les nouvelles recrues ne représentaient pas la fleur de la chevalerie française. On était oisif, on mourait un peu de faim, on méprisait le Mexicain, on était assassiné. Il fallut mainte fois mettre aux fers les plus indisciplinés.

Puis c'était tel illustre personnage resté dévoué à l'empire, un notable conservateur que je me garde bien de nommer, qui venait offrir 100,000 piastres pour faire faire un pronunciamento en faveur de la cause qui venait d'être vaincue.

Une autre fois l'on tendait une embuscade au commandant, ou bien la solde ne venait pas, ni la nourriture. Le commandant prenait son sabre et allait avertir Son Excellence le gouverneur de la ville qu'il allait s'en rendre maître, faire le général et la garnison prisonniers et mettre la ville à feu et à sang, si on faisait mine de laisser mourir ses hommes de faim ou si l'on ne pendait pas quelques Mexicains trop patriotes qui avaient joué du couteau, à la brune, contre les Français.

Enfin la solde cessa tout à fait : officiers et soldats vendaient tout. Le commandant, avec le prix de ses chevaux, de son équipement et en vidant le fond de sa bourse, parvint à nourrir à peu près sa troupe pendant huit jours. Le commerce allemand venait au secours des prisonniers autrichiens ; personne ne songeait à nos guérilleros. Ils avaient à peu près perdu leur nationalité.

C'est en vain que le commandant écrivait lettre sur lettre à l'ambassade pour demander des secours. Il ne recevait pas de ré-

ponse. Il trouva à emprunter quelques milliers de piastres à deux négociants français qu'on nomme, je crois, Larrey et Laurance.

Ce silence de l'ambassade exaspérait les soldats qui, paraît-il, jurèrent de se venger. Au commencement d'août, le bruit se répandit à Puebla que l'ambassade française allait pouvoir quitter Mexico. Le 5, de grand matin, l'adjudant-major vint annoncer au commandant que cinquante hommes avaient déserté. C'était un gros chiffre. Le commandant s'en inquiéta. Il fit prendre des renseignements. A dix heures, un sergent s'approche et révèle au commandant que ces cinquante hommes s'étaient échappés pendant la nuit et qu'ils s'étaient jetés dans les montagnes du Rio Frio, décidés qu'ils étaient à y attendre au passage le ministre de France et à se venger de lui. Immédiatement l'on écrit à Mexico. On court à la légation. M. Dano était parti brusquement la

nuit même, et heureusement il avait pris la route d'Apizaco.

Enfin, le 8 août, l'on apprend qu'on est libre et que l'on va être dirigé sur Vera-Cruz. Le consul, M. Forest, a envoyé 7 piastres par homme pour faire la route; ce n'est guère, cela donne 3 réaux par jour à chaque homme; car, avant de partir, il faut dépenser la moitié des 7 piastres à acheter divers objets de première nécessité à Puebla où l'on était sans vivres, sans souliers, sans couvertures quand ces 7 piastres sont arrivées. On avait touché 2 réaux par jour à titre de solde des prisonniers de guerre, et, comme je l'ai dit, à partir du 23 juillet, ladite solde n'avait plus été payée.

Trente hommes étaient malades à l'hôpital. On se couchait sur une natte, et l'on avait pour couverture les lambeaux de son uniforme. Néanmoins, nul des Français ne mendia.

On partit donc le 9, à cinq heures du matin. Ce fut un faux départ. Personne ne suivait.

Enfin, la colonne se mit définitivement en marche le même jour à sept heures et demie du soir. Il n'y avait plus que cent soixante-dix hommes. Vingt-un avaient encore déserté ce jour-là.

Mais il était dit qu'on ne pourrait partir. Aux portes de la ville, un orage effroyable éclata. Les deux voitures qui portaient les malades furent presque emportées. On dut se réfugier dans une des garitas.

On trouva le lendemain, en se mettant en chemin, que deux soldats avaient été, pendant la nuit, assassinés par des Mexicains.

On arriva le 14 à Orizaba. A partir de là, les désertions augmentèrent. Quand, le 18, après avoir fait 15 lieues pendant la nuit, la petite troupe arriva à Vera-Cruz, elle ne comptait guère plus de cent hommes.

On retrouva là quelques camarades du siége de Mexico et de Queretaro qui, comme le lieutenant Seguy, avaient pu fuir et regagner Vera-Cruz.

Le 18, à midi, les derniers soldats français qui avaient défendu Maximilien s'embarquèrent pour la France.